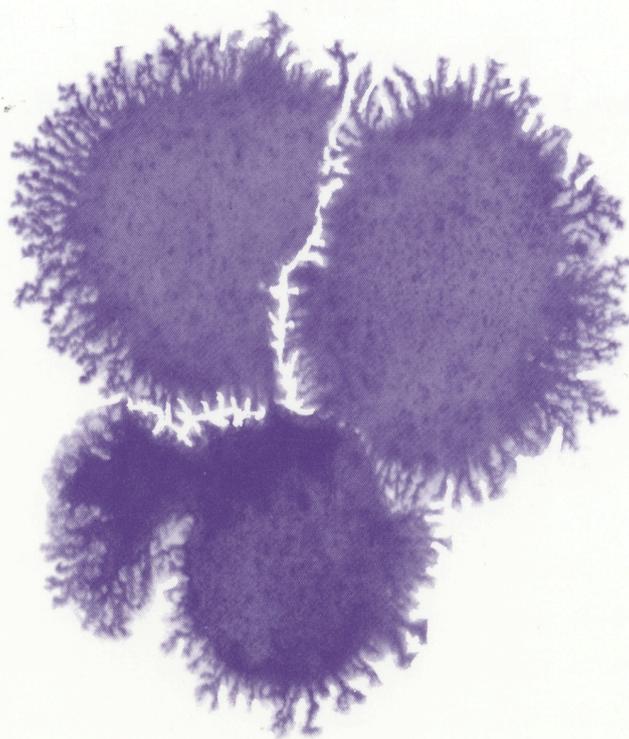


L'inachèvement



NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

NUMÉRO 50 AUTOMNE 1994

Gallimard

Au moment voulu

di G.-B. Pontalis

Avec ce recueil s'achève, s'inachève la NRP.

Il s'agit là d'une décision qui ne fut pas prise, on s'en doute, à la légère. À une décision il est toujours possible *a posteriori* de trouver des motifs. Ils peuvent être convaincants. Mais a-t-on jamais l'assurance que ce sont eux qui ont entraîné la décision? Par exemple, celle de quitter sa ville, de changer de métier, celle de se marier ou de mettre fin à son analyse...

En la circonstance, il n'y a aucune raison objective qui puisse justifier l'interruption de la publication. La revue, comme on dit, «marche bien». Lectorat fidèle, abonnés nombreux, éditeur satisfait. L'équipe rédactionnelle – qui choisit les thèmes, rédige l'argument, sollicite les collaborations, aide, si nécessaire, les auteurs à la mise au point de leurs textes, bref, assure de bout en bout la fabrication des numéros – accomplit depuis des années ces tâches en y prenant plaisir. Quant au Comité dont le rôle, essentiel tout un temps, s'est réduit quand l'importance du travail a rendu indispensable la constitution de cette équipe, il n'a pas varié dans sa composition. Seul Michel Schneider, qui fut des nôtres entre 1981 et 1988, nous a quittés le jour où il a été appelé à d'autres fonctions. Et il a fallu que la mort vienne pour que Masud Khan, notre «corédacteur étranger», nous fasse défaut, lui à qui la NRP doit tant.

Si on connaît bien des revues que leur insuccès ou des dissensions internes vouent à l'éphémère, si on en connaît d'autres qui persévèrent indéfiniment dans leur être ou leur moindre être, il est exceptionnel qu'une revue s'arrête alors que l'intérêt qu'elle suscite n'a pas fléchi.

Alors pourquoi? nous demande-t-on ici ou là. À nos lecteurs, à nos auteurs qui nous ont fait part de leur surprise, de leur déception aussi, à l'annonce de la fin de la revue, qui leur appartient autant qu'à nous-mêmes, nous devons des comptes à défaut d'une explication (je répète qu'il n'y en a aucune qui puisse les ou nous satisfaire).

Produire une revue est facile pour peu qu'un éditeur – ce fut le cas en ce qui nous concerne – vous fasse confiance. Y mettre un terme l'est moins. Je m'étais dit dès le départ que le jour où la force de l'habitude l'emporterait sur... l'amour des commencements, il serait bon de marquer au moms un temps d'arrêt. Or, aujourd'hui, s'il n'y a pas lassitude, si le goût de travailler pour la revue n'a pas décliné, quelque chose n'est plus au rendez-vous. Quelque chose qui pourrait s'appeler le désir de la fonder, à chaque fois comme au premier jour.

Notre propos n'a jamais été de mettre sur le marché une revue de psychanalyse supplémentaire. Il n'en manquait déjà pas en 1970 et depuis lors leur nombre s'est accru. À la réflexion, car nous n'en étions pas conscients à l'époque, l'intitulé du premier numéro définissait assez bien l'intention: *Incidences de la psychanalyse*. Ou cet autre, une douzaine d'années plus tard: *Le trouble de penser*. Sans doute voulions-nous, pour en avoir fait, chacun à notre manière, l'expérience, mettre en évidence, non par des débats d'idées ou de savantes gloses mais par des contributions où chacun parlerait en son nom et avec sa voix propre, ce par quoi la pensée issue de Freud et de la pratique analytique modifiait – « incidences » et « trouble » – toute pensée, quel que soit l'objet sur lequel elle s'exerce. Et, à l'inverse, en s'ouvrant à d'autres – à des philosophes, des historiens, des ethnologues, des écrivains parfois – la revue entendait aussi inviter les analystes à sortir de leur huis clos. C'est une chose bien étrange que ces spécialistes, si l'on peut dire, de l'altérité se montrent si réticents face à ce qui s'énonce ailleurs et vient d'ailleurs. S'ils s'emploient, souvent sans vergogne, à s'annexer d'autres territoires – la littérature notamment –, ils consentent plus difficilement à se laisser déloger de leurs propres certitudes. À chacun son credo, pas question d'y toucher!

Alors, interdisciplinaire la NRP? La qualifier ainsi serait à mes yeux se méprendre. Nous ne sommes pas des fervents de l'interdisciplinarité. Ce vilain mot m'évoque la maîtresse de maison qui invite à sa table un écrivain de renom, un éminent savant, un homme politique – que sais-je? – convaincue que d'une pareille assemblée ne pourra naître qu'une conversation étincelante! Or que se passe-t-il? Ces grands esprits n'échangent que des lieux communs. Tel est le risque encouru par toute interdisciplinarité proclamée: celui de se regrouper dans le lieu du commun alors qu'on espérait que s'affirment des singularités dans ce qu'elles ont d'irréductible.

Aussi bien demandions-nous toujours quand nous faisons appel à des auteurs qui n'étaient pas de notre quartier qu'ils ne se soucient pas de «faire psychanalytique». Il revenait à chacun d'eux d'inventer sa méthode, de tracer son chemin et au lecteur de découvrir si les chemins, en se recoupant, en dessinaient un autre qui n'était pas balisé d'avance. Quant aux analystes, nous attendions d'eux, sans toujours l'obtenir, qu'ils ne confondent pas le lecteur inconnu avec leurs collègues supposés partager le même savoir. Et puis, qui oserait se prétendre titulaire de l'inconscient?

De là le principe – le seul sans doute d'une revue assez soucieuse de son indépendance pour n'être l'organe d'aucune école et ne relever d'aucune institution – qui n'a cessé depuis l'origine de nous guider. Un parti pris plutôt: prendre le parti des mots de la langue commune, écarter, au moins dans le choix des titres, les termes répertoriés comme techniques. La richesse de sens des premiers est telle – il suffit d'ouvrir le bien nommé *Trésor de la langue française* – que leur puissance d'évocation est quasi infinie. Ils sont neutres aussi par rapport aux différents savoirs constitués, n'appartenant à aucun d'eux. Ils sont à même de provoquer la pensée, de lui imprimer un mouvement, d'opérer un placement, fut-il léger, des concepts auxquels nous nous accrochons d'autant plus que notre objet n'est pas maîtrisable, voire saisissable.

Assurément nous pourrions poursuivre dans cette voie. Ce ne sont pas les «thèmes» qui manquent ni les interrogations. Il nous a semblé pourtant que la voie étant désormais frayée – après vingt cinq ans, un quart de siècle, ce n'est pas rien! – d'autres pouvaient aussi bien ou mieux que nous s'y engager et du coup en modifier le cours.

Des trois mots qui constituent le titre de la NRP c'est le mot «Nouvelle» qui justifiait le plus l'entreprise. Non que nous pratiquions le culte du nouveau: rien ne nous était au contraire plus éloigné que le souci de nous montrer à tout prix «actuels». Mais faire advenir du neuf à partir du plus ancien, faire vaciller ce qui en chacun de nous est institué, faire confiance au mouvement et se défier du système, se vouloir éclairer obstiné de ce qui est pour soi-même obscur, n'est-ce pas là la visée de l'analyse que, sur un autre terrain, celui de l'écrit, nous nous sommes assignée? Il n'est pas certain qu'en se perpétuant, sans se fixer, *au moment voulu* et contre toute «raison», une limite, la NRP eût toujours été nouvelle comme elle a rêvé de l'être et, mais c'est à nos lecteurs d'en juger, comme peut-être elle l'a été.

Avoir choisi «L'Inachèvement» pour titre de cet ultime numéro n'est pas seulement un clin d'œil complice. Nous espérons dans un proche avenir trouver une formule différente de celle d'une revue et susceptible d'assurer à l'esprit qui a animé la *NRP* un nouveau commencement.

À tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, nous ont accompagnés au fil des années – auteurs, célèbres ou nouveaux venus, lecteurs, savants ou profanes, représentants et libraires, amis –, à ceux, nombreux, qui nous ont fait savoir combien la revue allait leur manquer, nous disons notre gratitude.

Et ceci: quand le train entre en gare, le voyage n'en est pas pour autant fini!